Tank : le plus récent « fait d'armes » de Raoul Servais

Tank: het nieuwste 'wapenfeit' van Raoul Servais

Brecht Capiau

Traducteur : Emilie Syssau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5034>

DOI : 10.4000/temoigner.5034

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 5-8

ISBN : 987 2-9600926-4-6

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Brecht Capiau, « Tank : le plus récent « fait d'armes » de Raoul Servais », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 123 | 2016, mis en ligne le 02 novembre 2021, consulté le 04 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5034> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5034>

TANK : LE PLUS RÉCENT « FAIT D'ARMES » DE RAOUL SERVAIS

CINÉMA 15 septembre 1916, une journée visiblement tranquille dans les tranchées allemandes. Un soldat écrit une lettre à sa bien-aimée Susanne. La tranchée fourmille d'activités. Un homme joue de l'accordéon, deux autres jouent aux cartes. Un vacarme assourdissant perce alors le silence. Un lourd véhicule blindé se dirige vers les lignes allemandes.

© Brecht Capiau

On ne présente plus guère Raoul Servais, le réalisateur de ce film d'animation. Le grand maître ostendais de l'animation travaille depuis les années 1960 à une riche œuvre, maintes fois couronnée, dans ce genre cinématographique. Après quatorze années de silence, il revient avec *Tank*, une impression captivante de la première offensive britannique menée avec des chars d'assaut sur les tranchées allemandes. « Captivante » est bien le mot juste : la tension augmente chaque minute, tant pour les occupants du char que pour ceux qui subissent l'attaque. Quand le tank tombe dans la tranchée après de lourds mitrailages, le silence est assourdissant.

Dans son tout dernier court-métrage, Servais ressort son fidèle cheval de bataille : la répression et la violence à l'encontre de l'individu ou du groupe. Mais cette fois, le réalisateur évite la tendance très surréaliste et politique si caractéristique de ses premiers films. Avec *Tank*, il semble aller droit au but. S'il sait comme nul autre comment transmettre un message pénétrant dans un cadre conceptuel abstrait, Servais s'aventure en terrain inconnu avec cette nouvelle approche. Dans *Chromophobia* (1966), il fustigeait en effet de façon allégorique les régimes

— *Sturmtruppe geht unter Gas vor*, Otto Dix, 1924.

pour se protéger des ricochets des balles, mais aussi de l'intoxication au monoxyde de carbone due à la mauvaise ventilation des moteurs. Mais Raoul Servais choisit d'individualiser l'équipage du char d'assaut britannique et de donner visage humain à l'ennemi, insistant ainsi sur son message pacifiste. Il formule ici une critique du langage visuel d'Otto Dix, qui, dans l'une de ses gravures de guerre en noir et blanc, représente des soldats portant des masques à gaz, leur ôtant ainsi leur humanité. Servais crée ainsi à nouveau une distance avec son œuvre de jeunesse : dans *Chromophobia*, l'ennemi était encore une armée gris-noir uniforme traversant l'image en marchant comme un bloc. Le message humaniste qui émane du commentaire de Dix et la méditation critique sur sa propre œuvre font de *Tank* un film à part, subversif et émotionnel. Un nouveau joyau à la couronne déjà étincelante du metteur en scène de 89 ans.

autoritaires « daltoniens », au sens propre comme au sens figuré, face à la diversité de notre société. Dans ce court-métrage, les petits soldats mettent à mal toutes les couleurs dans la ville conquise. En outre, à l'aide d'une machine, ils transforment la population en main-d'œuvre uniforme qui n'exécute que des tâches répétitives.

Cela ne veut naturellement pas dire que *Tank* est complètement dénué de symbolique. Les cartes à jouer et les photos personnelles des soldats, emportées par le vent à la fin, illustrent clairement l'insignifiance des vies humaines en période de conflit. La guerre est un jeu atroce où seuls les détenteurs du pouvoir ont les bons atouts en main.

Le court-métrage opte pour un discours clairement humaniste. Celui-ci s'exprime dans les remarquables détails historiques que le cinéaste manipule habilement. Durant la Première Guerre mondiale, l'équipage des chars d'assaut portait en effet des masques à gaz spéciaux en mailles

© Lumière

FLERS, 15 septembre 1916 – Un bateau flotte au large de la côte. L'armée britannique estampille la nouvelle arme qui sera aujourd'hui employée pour la première fois dans la ville française de Flers, près de Bapaume. La machine montée sur chenilles a été imaginée dans le plus grand secret par le colonel Swinton, et construite sur la base d'un tracteur agricole. Quarante-neuf exemplaires sont acheminés vers la France par bateau, dans des caisses marquées du mot « tank » pour tromper les espions (« tank » signifie « réservoir » en anglais). Un tank (ou char d'assaut) est un véhicule motorisé, équipé d'un canon et d'armes automatiques, à l'abri duquel plusieurs

soldats peuvent approcher en toute sécurité les lignes ennemies, dissimulés derrière des parois d'acier blindé. Parce qu'il est équipé de chenilles, rien n'arrête le véhicule, ni les murs, ni les fossés, ni les barbelés. Il pèse 28 tonnes, atteint une vitesse de six kilomètres par heure et a un rayon d'action de trente kilomètres. Les chars d'assaut britanniques ont fait grande impression aujourd'hui lors de ce premier affrontement. La malchance a mis hors service 31 des 49 machines. Le haut commandement britannique attend néanmoins beaucoup de cette arme secrète, et en aurait commandé mille exemplaires. (Demullier & Heirman, 1998, p. 92)

© Lumière

Interview

Quatorze ans après *Atraksion*, vous revenez avec *Tank*. Pouvons-nous parler ici d'un *comeback* ou est-ce un projet unique ?

C'est un projet unique, comme tous mes films. Depuis, je travaille à une autre idée qui porte pour titre de travail « Les pigeons, mythes et légendes de la Grande Guerre ». Elle était initialement conçue comme un long-métrage, mais nous visons à présent une série télévisée internationale en quatre épisodes. Nous cherchons pour le moment un producteur ou une chaîne de télévision désireux d'investir. J'ignore si ça marchera, mais c'est un projet que j'aimerais encore réaliser.

Avant de poursuivre cet entretien, comme il est réa-
lisé pour la revue de la Fondation Auschwitz, j'aimerais confier que j'ai visité Auschwitz. J'ai encore un vif souvenir du moment où je me suis trouvé devant une vitrine abritant des jouets d'enfants. J'en ai été si saisi que je me suis mis à pleurer. Je trouve très important de se souvenir d'Auschwitz et je suis heureux qu'il y ait encore des gens qui s'engagent pour entretenir cette mémoire.

En septembre 2016, cela fera exactement cent ans que les premiers chars d'assaut ont été employés sur le front Ouest. Avez-vous pensé à cet anniversaire en préparant *Tank* ?

Non, c'est un pur hasard. J'ai reçu une belle proposition d'Erwin Provoost, le producteur de Santeboetiek (la maison de production des éditions anversoises WPG), qui avait vu le recueil *Planté dans la boue – poèmes de la Première Guerre mondiale*. Quand on m'a demandé si j'avais envie de mettre un de ces poèmes en images, mon choix s'est rapidement porté sur « Le Tank » du poète pacifiste français Pierre Jean Jouve, qui avait le plus à offrir sur le plan cinématographique.

Où avez-vous puisé l'inspiration pour le graphisme de ce court-métrage ?

J'ai été essentiellement influencé par les œuvres de l'artiste expressionniste allemand Otto Dix. C'est avec ces images en tête que j'ai créé les personnages et esquissé les décors, mais ce sont mes collaborateurs qui ont mis en œuvre les techniques numériques les plus modernes pour en faire une animation. En général, un

court-métrage de six minutes nécessite environ trois mois de travail, mais nous y avons consacré une année entière.

***Tank* est clairement moins symboliquement orienté que vos précédents courts-métrages. *Atraksion* se termine sur un globe au bout d'une chaîne qui se transforme en Terre. *Tank* serait plutôt humaniste et moins politique qu'*Atraksion* (2001) et *Chromophobia* (1966) ?**

C'est vous qui le dites (*rires*). Il y a de nombreux moments symboliques. La lettre avec la goutte de sang qui s'envole à la fin, les photos des soldats allemands et britanniques emportées par le vent... Il ne reste plus rien. Et pendant ce temps, la guerre se poursuit !

On dirait que plusieurs des prévisions que vous avez faites dans les années 1960 se sont à présent réalisées. Dans *Chromophobia* (1966), les petits soldats noirs sont hypnotisés par l'écran. Aujourd'hui, nous vivons dans un monde d'écrans : ordinateur, télévision et tablettes. Qu'en dites-vous rétrospectivement ?

Je l'ai visiblement pressenti d'une façon ou d'une autre. Je dois cependant avouer que je ne regarde jamais mes anciens films. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que je sais qu'ils ne sont pas parfaits. Quand il y a une rétrospective de mes films, je sors de la salle.

Comme bon nombre de metteurs en scène, je suppose.

Il paraît (*rires*). ■

Brecht Capiau

Traduit du néerlandais par Emilie Syssau.

Tous nos remerciements à Raoul Servais pour l'entretien, à Luk Menten pour l'établissement des contacts, et à Emmanuelle De Schrevel pour la mise à disposition des photos.

→ Bibliographie

- ◆ Buelens, Geert (dir.) (2008) : *Het lijf in slijk geplant – gedichten uit de Eerste Wereldoorlog*, Amsterdam, Ambo/Athos.
- ◆ Demullier, Luc et Heirman, André (1998) : *Het Nieuws van de XXste Eeuw: Vlaamse ooggetuigenverslagen over gebeurtenissen in binnen- en buitenland*, Gand, Scoop.
- ◆ Servais, Raoul (2010) : *Alle kortfilms* [dvd], Twin Pics.